

Langue et culture : s'exprimer et se faire comprendre !



initiales



en Région Grand Est



*La parole, l'écrit, le silence
Des mots passeurs de culture
Discutons en français !
Chronique d'un atelier de conversation
Un destin né avec les mots*

Coordination *Edris Abdel Sayed*

Langue et culture : s'exprimer et se faire comprendre !



i n i t i a l e s .



en Région Grand Est



*La parole, l'écrit, le silence
Des mots passeurs de culture
Discutons en français !
Chronique d'un atelier de conversation
Un destin né avec les mots*

Coordination *Edris Abdel Sayed*

Président
Omar Guebli

Directrice
Anne Christophe

Coordinateur de l'ouvrage
Edris Abdel Sayed

Ont collaboré
Céline Chevrier
Pierre Christophe
Catherine Perbal

Conception graphique
Lorène Bruant
Maude De Goër

Impression
OTT Imprimeurs – Wasselonne (67)
Dépôt légal : 1^{er} semestre 2023

Initiales
Passage de la Cloche d'Or
16 D rue Georges Clemenceau
52 000 Chaumont (France)
Tél : 03 25 01 01 16
Courriel : initiales2@wanadoo.fr
Site : www.association-initiales.fr



Avec le soutien des institutions suivantes,
auxquelles vont tous nos remerciements :

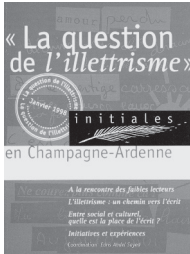
Ministère de la Culture/DRAC Grand Est

Région Grand Est

Conseil Départemental de la Marne

*CANOPÉ Grand Est - Atelier CANOPÉ de la
Marne*

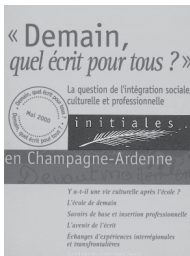
Ouvrages parus et disponibles auprès de l'association Initiales



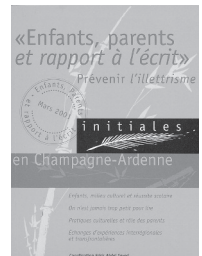
La question de l'illettrisme
Initiales, 1998



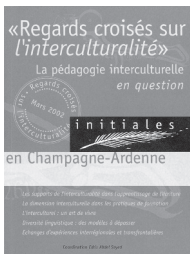
Écrire et pouvoir dire
Construire ses savoirs, construire sa citoyenneté
Initiales, 1999



Demain, quel écrit pour tous ?
La question de l'intégration sociale, culturelle et professionnelle
Initiales, 2000



Enfants, parents et rapport à l'écrit
Prévenir l'illettrisme
Initiales, 2001



Regards croisés sur l'interculturalité
La pédagogie interculturelle
Initiales, 2002



Accès aux savoirs et vie dans la cité
Lien social et intégration locale
Initiales, 2003



*L'apprenant et la construction
de son parcours*
Initiales, 2004



Jeunes et rapport à l'écrit
Initiales, 2004



La langue, véhicule des cultures
Initiales, 2005



Art, culture et illettrisme
Initiales, 2006



Ateliers d'écriture et illettrisme
Initiales, 2007



Diversités culturelles et apprentissages
Initiales, 2008





*Illettrisme : compétences-clés et
itinéraires de réussite*
Initiales, 2009

Illettrisme : de la ville à la campagne
Initiales, 2010



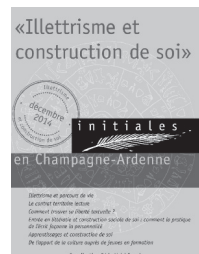
Illettrisme : le défi de la créativité
Initiales, 2011

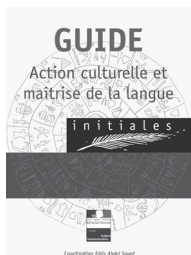
*Le français langue d'intégration :
quels accompagnements ?*
Initiales, 2012



Pratiques de l'écrit et culture numérique
Initiales, 2013

Illettrisme et construction de soi
Initiales, 2014





Guide :
Action culturelle et maîtrise de la langue
Initiales, 2016

Culture et maîtrise du français
Initiales, 2017



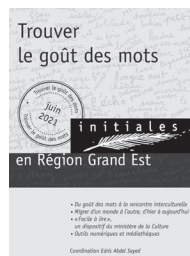
Apprentissage du français
et dialogue interculturel
Initiales, 2018

Langue, citoyenneté, laïcité,
quelle pédagogie mettre en œuvre ?
Initiales, 2019



Rapport à l'écrit et accès à la culture
Initiales, 2020

Trouver le goût des mots
Initiales, 2021





Langue et culture : place au(x) jeu(x)
Initiales, 2022

|

|

▶ |





Sommaire

Préface

Michel Legros — page 15

La parole, l'écrit et le silence

Bruno Tessarech — page 17

Des mots passeurs de culture

Marie Treps — page 25

Un destin né avec les mots

Tata Milouda — page 39

Discutons en français, chronique d'un atelier
de conversation

Claire Lefaucher et Olivia Mercier — page 45

Contes, expression corporelle et musique
pour libérer la parole

Catherine Pierrejean et Christian Levry — page 57

Apprendre le français par la fiction

Catherine Hertault — page 61

Langue et culture : s'exprimer et se faire
comprendre ! Synthèse et conclusion

Hugues Lenoir — page 69

Photographies du colloque — page 75

À lire, à découvrir... — page 83

L'association Initiales publie... — page 85



Préface

Michel Legros

Vice-président de l'association Initiales

La parole...

La parole pour soi. Elle est constitutive du développement de chacun en permettant de désigner finement «les choses», d'accéder aux connaissances, d'être en mesure de se questionner, d'élargir nos regards. En cela, elle nous aide à la compréhension et au discernement, nous ouvre à diverses libertés individuelles, nous pousse à l'engagement (parler, c'est dire «je») et nous accompagne dans l'exercice de notre citoyenneté.

La parole pour aller à la rencontre : avec les mots qui s'échangent dans l'intention d'approcher l'autre, pour lui dire des choses de nous, pour témoigner, transmettre, partager des savoirs, des pensées, des émotions, pour sceller des ententes (il est des «oui», des «d'accord», des «tope-là» qui valent toutes les signatures), pour plaider le droit, pour parfois chercher à convaincre, pour parfois vouloir émouvoir ou séduire... en acceptant que l'autre puisse venir vers nous avec les mêmes intentions. En effet, l'échange oral suppose la simultanété (à titre d'exemple, la situation dans laquelle nous nous trouvons actuellement) et, de fait, le devoir de respecter la réciprocité dans l'échange, dans le débat, avec le défi de tendre vers une compréhension mu-

tuelle. Même quand on ne se comprend pas, on a la possibilité de s'écouter et s'écouter, n'est-ce pas commencer à s'entendre ?

Il est aussi la parole qui, par le partage d'idées, de valeurs, cimente les groupes, façonne les communautés. Être avec les autres et agir avec eux.

Il y a assurément beaucoup à explorer dans le cadre de ce vingt-sixième colloque. Nous approfondissons sans relâche la réflexion sur la situation de personnes confrontées à l'illettrisme, à l'isolement, à la souffrance sociale, à différentes formes de marginalisation... et nous y opposons l'accès au langage, à la culture, à la citoyenneté.

C'est ainsi, avec une constante détermination, que l'association Initiales, épaulée de ses partenaires, poursuit son action dans les domaines touchant à l'intégration, à la prévention et à la lutte contre l'illettrisme, à la promotion de la diversité et, par conséquent, à l'accès à la culture pour tous.

Dans les pages qui suivent des chercheurs et des praticiens nous proposent d'avancer ensemble sur les chemins de la langue et de la culture.

La parole, l'écrit, le silence

Bruno Tessarech
Philosophe, écrivain

Il s'agira dans un premier temps de cerner le sens exact de ces trois modalités de la communication, plus complexes qu'il n'y paraît à première vue. Ensuite de nous interroger sur la place respective et/ou complémentaire de chacune d'entre elles dans la transmission d'un message. Enfin, de lancer quelques pistes concernant leur rôle dans la maîtrise d'une langue.

L'objectif de cette intervention est d'interroger les trois instances du langage que sont la parole, l'écrit et le silence en nous décalant par rapport au regard habituel que nous portons sur eux et à l'usage technique que nous en faisons dans nos pratiques habituelles. Pour cela nous interrogerons les origines de ces termes avant d'en dégager les singularités et les complémentarités.

Le terme que nous utilisons pour exprimer la langue orale, celle de la communication vivante – ne dit-on pas d'une langue parlée qu'elle est « vivante », par différence avec une langue « morte » qui n'existe plus que par l'écrit –, ce terme de parole interroge dès son étymologie. D'autres origines latines, beaucoup plus employées, auraient pu générer un signifiant différent. Ainsi le

verbe loqui (s'exprimer), d'usage très fréquent, a donné entre autres les mots « locuteur » et « locution ». Verbum a donné « verbe » et ses multiples dérivés, mais n'a pas été retenu pour exprimer le langage oral. Vocare, appeler, nommer, s'il a donné « voix », n'a pas rencontré non plus la postérité qu'on aurait pu imaginer. Il fallut attendre les premiers siècles de l'ère chrétienne et l'émergence de la langue française pour que soit convoqué le terme de parabola. La parabole, dans le vocabulaire religieux chrétien, désigne une comparaison ayant un sens symbolique. Ce mot discret qui n'occupe que cinq lignes dans le dictionnaire latin (au sens de comparaison, similitude), est passé au cours du VIII^e siècle dans la langue vulgaire où, par la simple suppression du b, puis la contraction du a et du o en o, il a donné « parole ».

Une telle étymologie n'est pas neutre. La parole a conservé de son origine religieuse la marque du sacré, de l'essentiel, d'un langage qui touche à l'honneur, à un engagement profond. En témoignent des expressions telles que « donner sa parole », « tenir sa parole », « manquer à sa parole », « parole d'honneur » et de nombreuses autres. Parler de manière authentique, c'est s'engager par les mots auprès de l'autre, éviter le bavardage inutile ou les propos lancés à tort et à travers qui dénaturent le sérieux du langage entre individus ou face à un auditoire. C'est pourquoi la noblesse de la parole souffre mal la trahison – on le voit avec le discours politique, sans cesse suspecté de véhiculer des promesses qui ne se-

ront pas tenues. Trahison de l'autre comme de soi-même, la parole non tenue apparaît même comme une grave faute morale, celle que Dieu lui-même ne peut pardonner. Dans La Divine Comédie, Dante range dans le neuvième et dernier cercle de l'enfer, celui qui contient les plus grands damnés et les plus horribles malfaiteurs, les personnages qui ont trahi la parole donnée à leur protecteur ; ainsi Judas, l'apôtre félon, et Brutus, le fils adoptif qui assassine César.

La parole exprime donc la force du lien entre les personnes, le désir de communiquer par le vivant des mots et non dans le figé du langage. Elle laisse place à l'imprévu des jugements, à la surprise de la réponse, aux émotions, aux rires comme aux larmes. Ce qu'elle transmet, c'est donc l'humanité au sens le plus fort.

L'étymologie du terme écriture nous interroge de façon moins détournée. *Scribere*, c'est tracer, marquer, inscrire des signes ou des images sur un support pérenne afin de ne pas laisser les mots disparaître dans le courant de la seule parole. Quelques repères chronologiques importants en marquent les débuts.

Dès le quatrième millénaire avant J.C., en Mésopotamie, la complexité des transactions commerciales nécessite de fixer sur tablette les opérations effectuées et les engagements conclus. À la même période apparaissent les premiers codes de lois qui fixent les normes indispensables d'une société aux rouages de plus en plus complexes, et au sein de laquelle les scribes

constituent l'élite des fonctionnaires. Au troisième millénaire apparaissent les premiers récits mythiques (ainsi L'épopée de Gilgamesh) qui, à leur manière, constituent un élément essentiel de la structuration sociale. Comme l'écrit Nancy Huston : «Aucun groupement humain n'a jamais été découvert tranquillement à la manière des autres animaux, sans religion, sans tabous, sans rituels, sans généalogie, sans contes, sans magie, sans histoire, sans recours à l'imaginaire, c'est-à-dire sans fictions».¹

Si la parole renvoie à des valeurs morales, l'écrit trace les contours d'un ordre social défini autant par ses lois que par ses comptes ou ses croyances ; il marque ainsi les limites d'une vérité, certes relative au regard de l'histoire comme de la géographie, mais impérative là où elle s'applique : comme dit la sagesse populaire, ce qui est écrit est écrit. La détourner, c'est s'inscrire hors la loi, fausser le jeu social – on parle de «faux en écriture» – et encourir les foudres, sinon de la morale, du moins de la justice.

Mais qu'advient-il de cette forme de fiction, l'écrit religieux, qui a établi les lois transcendantes de la société, dès lors qu'il entre en déclin ou inspire des écrivains qui entendent laïciser leur propos ? Là encore, l'étymologie est éclairante. Le mot *fingere* couvre une large gamme, depuis l'acte matériel de façonner, jusqu'à celui d'inventer, voire de tromper. La fic-

¹ HUSTON Nancy, *L'espèce fabulatrice*, 2008, éditions Actes Sud, Arles.

tion, qu'elle soit en mots ou en images, se plaît donc à brouiller les repères en jouant sur les catégories du vrai et du faux – Le mentir-vrai, titre de son récit d'enfance par Louis Aragon. Son art n'est jamais aussi accompli que lorsqu'elle fragilise la frontière entre réel et imaginaire, dont on peut au demeurant se demander si une telle distinction appartient elle-même au réel ou à l'imaginaire. Après tout, ne regardons-nous pas la société du XIX^e siècle à travers les lunettes de ses grands romanciers ? Balzac lui-même s'en réjouissait en notant que son époque ressemblait de plus en plus à ses romans ; lequel Balzac, mourant, ne songeait plus qu'à demander l'aide du médecin de La Comédie humaine : « Seul Bianchon pourrait me sauver. » Plus près de nous, cette réponse de Picasso à qui on demandait où se situait le niveau de ressemblance avec son modèle du portrait de Gertrude Stein qu'il venait d'achever : « Ce n'est pas au portrait de lui ressembler, mais à Gertrude Stein de ressembler à son portrait. »

Aussi a-t-on pu évoquer le Sacre de l'écrivain² pour ce XIX^e siècle qui voit concomitamment s'abaisser le pouvoir de la fiction religieuse et s'élever celui de la fiction païenne. Victor Hugo et d'autres grands romantiques useront à foison des termes de « mage », « prophète », Rimbaud parlera de « voyant », Baudelaire du poète « exilé sur le sol au milieu des huées », suggérant que

² BENICHO Paul, *Le Sacre de l'écrivain*, 1973, éditions Librairie José Corti, Paris.

la souffrance de l'artiste n'est pas sans rapport avec celle du Christ. Les Français, volontiers régicides, n'ont pas renoncé à ce sacre de l'écrivain ; la fierté et l'émotion suscitées par le prix Nobel décerné à Annie Ernaux en apportent une nouvelle preuve.

Parce qu'il parle à tous et non à un individu unique ou à un auditoire précis, toute société se structure autour de l'écrit, celui des chiffres comme des lettres, et ses membres se nourrissent de cette forme particulière qu'est la fiction, qu'elle soit sacrée ou profane.

Et voilà que surgit le silence. Il est, si l'on en croit l'étymologie, *silentium*, aussi bien mutisme qu'absence de mouvement. De quoi est-il donc le nom, dès lors que la parole renvoie à l'honneur et l'écrit à la vérité sociale ? Le silence, c'est l'intériorité.

Tout langage, sous ses modes de l'écrit comme de l'oral, est extériorité, manifestation objective destinée à d'autres personnes. Le silence, lui, n'est tourné vers aucune extériorité. Il est intériorité pure, retour sur soi, au sens propre « réflexion », tel un miroir qui renvoie à l'origine de l'image, l'être lui-même. Une sorte de parole intérieure, secrète, même si d'autres personnes m'entourent. Le silence d'un auditoire face à un orateur est signe que ses propos suscitent réflexion. Mais le silence total d'un groupe est aussi difficile à vivre que son immobilité complète ; en témoigne la fameuse minute de silence, qui se réduit en général à deux ou trois dizaines de

secondes tant la durée annoncée serait insupportable. On ne peut dicter le silence; il s'installe au plus profond de nous-mêmes, il s'installe en notre pensée et souvent en notre cœur, dans une souveraineté dont nous sommes le seul roi et l'unique sujet. Alfred de Vigny: « Seul le silence est grand. Tout le reste est faiblesse. »³

Et pourtant le silence est partout dans le langage. Il se faufile dans la parole lors des pauses comme entre les mots dans l'écrit; la ponctuation en est la marque discrète, le saut de paragraphe ou de page une invite plus forte. Mais sa manifestation principale réside dans les marges du texte imprimé. Une vieille loi typographique, pour les ouvrages littéraires édités en grand format, pose que toute page imprimée est constituée pour moitié du bloc de texte lui-même et pour moitié de la somme des marges qui l'encadrent. Ainsi est offerte au lecteur sa place dans le texte; l'ensemble de ces blancs, de ces silences où il peut laisser errer son imagination ou mentionner ses propres remarques. Tel est le lieu où se déploie son imaginaire personnel. Ainsi le silence vient-il percer l'arrière du discours, un peu à la manière dont notre silence et notre immobilité face à une œuvre picturale non figurative vient percer l'arrière du figuratif que nous ne pouvons nous empêcher de découvrir à travers l'abstraction.

On ne s'étonnera donc pas que le genre litté-

³ DE VIGNY Alfred, « La mort du loup », 1843, éditions La Revue des Deux Mondes, Paris.

raire offrant à son lecteur le plus de blanc soit la poésie ; c'est à sa lecture que notre imagination est le plus sollicitée, que le silence des émotions et des images nous envahit. Paul Eluard : « Le poète est celui qui inspire beaucoup plus que celui qui est inspiré. Les poèmes ont toujours de grandes marges blanches, de grandes marges de silence où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé »⁴.

Ainsi, chacune des formes qu'emprunte le langage possède sa fonction propre et sa noblesse. Chacune nous met en relation avec d'autres êtres, qu'ils soient visibles ou invisibles. Soyons dans la présence à autrui grâce à la parole. Suivons lois et méandres sociaux à travers l'écriture. Mais installons-nous dans la plus forte présence à soi, en contact avec l'essentiel, grâce au silence.

⁴ ELUARD Paul, *L'évidence poétique*, 1936, éditions Guy Lévis Mano, Paris.

Des mots passeurs de culture

Marie Treps

Linguiste et sémiologue, CNRS

Chez les humains – et c’est précisément l’apanage des humains – on utilise des mots pour communiquer.

Si, partout dans le monde, les mots relient les hommes entre eux, la compréhension universelle est impossible, car, sur notre planète, il se parle une multitude de langues, chacune ayant son génie propre. Oui, mais...

On le sait, une langue est une matière vivante. Et comme elle est avant tout un véhicule, elle rencontre d’autres langues et procède éventuellement à des échanges. Ainsi, la diversité est inhérente à la nôtre car, au fil d’une histoire chahutée, elle n’a cessé d’accueillir des mots issus de langues autres et elle a su les faire siens. Ceux-là nous relient souterrainement à d’autres cultures, à d’autres imaginaires : ils évoquent des modes de vie, des manières d’être, des connaissances ou des croyances autres. Nous les avons faits nôtres. Ne sont-ils pas là pour nous rappeler que la différence est une richesse et non une altérité irrémédiable ?

On le sait, la curiosité des humains n’a aucune limite. Les mots voyagent avec les choses – des denrées et toutes sortes de marchandises – et en s’emparant de choses nouvelles, on s’approprie leur nom. En échangeant des produits,

les humains échangent tout naturellement du vocabulaire.

Mais les mots étrangers évoquant des réalités subtiles, des choses qui ne se pèsent pas, qui ne se mangent pas, ces mots-là nous ouvrent de nouveaux horizons, ils attisent notre curiosité, il nous les faut aussi. Or, ces mots-là voyagent avec des gens... des gens qui ont d'autres habitudes, d'autres manières de penser le monde.

En bref, les échanges de vocabulaire relèvent d'échanges culturels, qu'ils soient motivés par la simple nécessité, par le désir ou par une curiosité... plus ou moins désintéressée, comme on le verra.

En accueillant des *mots voyageurs*⁵ arabes, hébreux, persans, turcs ou grecs, des mots néerlandais ou scandinaves, des mots allemands, slaves ou hongrois, des mots anglais, des mots espagnols, portugais ou italiens, des mots amérindiens, africains, indiens ou asiatiques... nous avons accepté des apports culturels multiples et fort divers. Des manières de se nourrir, de se vêtir, de se divertir, des modes de vie autres, tout simplement. Mais aussi, à travers des connaissances ou des croyances autres, nous avons découvert des manières différentes d'envisager le monde.

L'essentiel est bien là : emprunter du vocabulaire à une autre langue, c'est tirer parti d'une rencontre avec une autre culture, avec un autre

⁵ TREPS Marie, *Les Mots Voyageurs Petite histoire du français venu d'ailleurs*, éditions du Seuil, Points, 2019, Paris.

imaginaire. En tirer parti, oui, mais aussi s'y confronter. Et cela n'est pas nécessairement sans risques.

Les mots voyagent, oui, ils ne tombent pas du ciel pour venir s'abriter au creux des dictionnaires, ils ont toujours des ambassadeurs, humbles ou prestigieux. Ils ont, de longue date, circulé avec des marins et des marchands, des princes et des soldats, des réfugiés et des émigrants. D'autres ont eu pour émissaires des savants, et les livres sont leur véhicule.

Puisque nous sommes en Champagne, je choisirai quelques exemples ici même.

Au Moyen Âge, le commerce de l'Europe se faisait selon deux axes. Au sud par l'Italie, pour ce qui est du transit des denrées importées d'Orient, et au nord, par les Flandres. Ici, en Champagne, au cœur de l'Europe d'alors, dès le XII^e siècle, sur ces places internationales de commerce et de finance que sont les foires de Champagne, gens du Nord et gens du Sud se rencontrent. Les premiers, les Flamands, arrivant par la voie fluviale, les seconds, les Vénitiens, par voie de mer, jusqu'au port de Marseille, puis par voie de terre.

On échange avec les marchandises venues des Flandres un vocabulaire relatif à leur transport (*étape, fret, paquet*), à leur conservation (*mite, hareng saur, frelater, vrac*) ou à leur commerce (*échope, brader, maquignon*).

La mite a ainsi fait son entrée en français, nous

allons devoir vivre avec la vilaine bête arrivée avec les étoffes dont les Hollandais faisaient commerce. La racine germanique *mit-* signifiant «couper en morceaux» – nous aurions dû nous méfier – est à l'origine de ce mot nouveau pour nous. Et il arrive que des mots empruntés à des langues étrangères fassent des petits dans notre propre langue. C'est le cas de l'adjectif *miteux* «en piteux état». Il apparaît dans l'argot des brocanteurs français en 1867 – notez au passage que c'est là signe de la parfaite acclimatation du mot néerlandais initial mais que cela a pris six siècles.

Tous ces vocables néerlandais, nous les avons adoptés. Vous l'aurez remarqué, ce commerce apporte des mots désignant des réalités simples (*paquet*), mais il en évoque d'autres, plus subtiles (*fret*, *brader*) et avec *mite*, on a vu un glissement de sens se produire: nous fabriquons l'adjectif *miteux*, qui n'existe pas en néerlandais, très bien, mais nous lui attribuons un sens... péjoratif.

À l'occasion des foires de Lagny, Bar-sur-Aube ou Troyes nous arrivent aussi quelques mots venus d'Italie... ou de bien plus loin. Les négociants vénitiens ou génois nous offrent leur banquier (pour le meilleur et pour le pire) et nous transmettent un mot d'origine arabe, *chiffre*. Celui-là arrive en 1220, son jumeau *zéro* – l'un et l'autre viennent d'un même mot arabe *sifr* qui signifie «vide» – attendra 1485 pour s'installer. Il n'empêche, les registres en témoignent,

les villes industrielles et commerçantes du nord de la France adoptent sur le champ le système numérique arabe. Vous en conviendrez, c'est bien là un apport culturel immense puisqu'il va révolutionner notre manière de compter – en la simplifiant, ce qui, entre parenthèses, lui donnait toutes les chances d'être adoptée.

Depuis le Moyen Âge, le français a montré une extraordinaire ouverture à l'emprunt. Comment parlerions-nous français aujourd'hui si nous n'étions tous plus ou moins polyglottes ? Si le français a su bénéficier de sa confrontation à des cultures autres en s'emparant avec gourmandise de centaines de mots étrangers, il a su, en outre, dynamiser ce vocabulaire importé. C'est assurément un signe de bonne santé. Toutes les langues n'ont pas cette aisance ou cet appétit pour assimiler ce qui leur est culturellement étranger. Sans doute le français manifeste-t-il là un génie particulier, ou une certaine légèreté que d'aucuns considèrent aujourd'hui comme coupable quand il s'agit des innombrables mots puisés dans l'anglo-américain.

Aux yeux des linguistes, cette question est aujourd'hui préoccupante... Sans vouloir en débattre à l'instant, je tiens à rappeler que la DGLFLF⁶ propose, dans sa lettre d'information mensuelle, des équivalents français aux anglicismes.

⁶ Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France.

Accidents de parcours

Les hommes ne sont pas des anges et l'on ne vit pas en utopie. La rencontre avec des Autres, proches ou lointains, a aussi suscité l'émergence de termes xénophobes ou racistes qui empoisonnent notre société aujourd'hui encore. Or, ces mots-là sont le produit d'un détournement de termes autochtones.

Quand les Autres sont perçus comme différents et que cette différence est elle-même considérée comme irrémédiable ou inacceptable, alors les mots qui nous relient à ces Autres peuvent devenir des mots de mépris, voire de haine. Et parmi ces termes-là – je leur ai consacré un livre et les ai baptisés *Maudits mots*⁷ – il en est qui ne sont autres que de nobles termes culturels « empruntés » à des cultures autres. C'est le cas de *bougnoul*.

Que s'est-il passé ? Au cours de voyages exploratoires, on découvre des peuples jusque-là inconnus ou mal connus... Des savants chargés d'observer leur langue, leurs coutumes, sont à bord – ancêtres de nos linguistes et anthropologues. Même si ces expéditions lointaines ont vocation à découvrir de nouveaux territoires, à établir des relations diplomatiques ou à fonder des comptoirs commerciaux, elles sont aussi motivées par la curiosité et ont, de ce fait, une dimension culturelle. On observe et on enre-

⁷ TREPS Marie, *Maudits mots La fabrique des insultes racistes*, éditions Tohu-Bohu, 2017, Paris - éditions Le Seuil, Points, 2020, Paris.

gistre ces observations: les habitants d'une contrée nouvellement découverte, qui deviendra le Sénégal, utilisent le mot *bougnoul* pour se désigner eux-mêmes, et, dans leur langue, le wolof, ce mot signifie « noir ».

Mais les voyages exploratoires sont parfois suivis par des expéditions militaires. Après la conquête du Sénégal, ce terme ethnique, par essence noble, a été dévoyé, sali. Enfin, en 1890 on le retrouve dans le jargon de la marine et de l'infanterie coloniale où il désigne péjorativement un « individu corvéable ».

Bougnoul

À partir des années 1930, dans le contexte colonial général, *bougnoul* se répand comme terme raciste injurieux. Il est toujours appliqué aux Noirs, mais aussi à d'autres étrangers colonisés comme les Vietnamiens, ou même à tous les « non-Blancs ». Un cran a été franchi.

À partir des années 1950, *bougnoul*, désormais lourdement chargé de mépris, finit par s'appliquer aussi aux populations colonisées d'Afrique du Nord, en particulier aux Algériens. *Bougnoul* en est venu à désigner une condition : celle de colonisé.

Avec l'immigration en France de personnes arrivant en nombre d'Afrique du Nord après la décolonisation, entre en scène un nouveau bougnoul, travailleur pauvre, affecté aux basses œuvres, et de ce fait méprisé. Il est à nouveau question d'une condition plus que d'une ap-

partenance à une communauté humaine. Celle d'individu corvéable. Décidément.

L'usage péjoratif de *bougnoul* est dû à la colonisation française et à ses conséquences. Certes. Mais... cette couleur raciste, liée à la condition et non plus à l'appartenance à une communauté ethnique, née à la fin du XX^e siècle et que l'on retrouve un siècle plus tard, n'a plus rien à voir avec le dévoiement originel, elle s'est transmise de manière subliminale. La responsabilité n'en serait-elle pas collective ?

Crouillat

Désignation injurieuse et raciste appliquée aux Arabes d'Afrique du Nord, en particulier aux Algériens. Alors que d'autres termes injurieux sont nés à la fin du XIX^e siècle lors la campagne militaire en Algérie, celui-ci fait son entrée sur le sol français en 1918 : dans *L'Argot de la guerre*, d'après une enquête auprès des officiers et soldats, le linguiste Albert Dauzat note : « *crouïa*, Soldat de la légion étrangère ». Encore une fois le mot désigne une condition, celle de colonisé enrôlé dans les troupes françaises.

Ainsi, *crouillat* arrive en France avec les tirailleurs algériens venus grossir les rangs des troupes françaises pendant la Première Guerre mondiale. Et leur prêter main forte.

Or, *crouïa* est un emprunt à l'arabe ('a) *huya*, « mon frère ». C'est donc un terme de politesse fréquent, voire un appellatif affectueux. Ce noble

terme est devenu une injure, *crouillat crouille*. Qui plus est, il ne peut échapper aux oreilles françaises que la sonorité finale du mot ne le tire pas vers le haut. Dans *crouille* et autres, on entend *-ouille*, suffixe servant à former de nombreux mots populaires ou argotiques à caractère péjoratif: *magouille*, *merdouille*... Ce terme de politesse délicat s'est transformé en crachat.

La rencontre avec d'autres cultures ne s'est pas faite sans accidents de parcours. Des mots « empruntés » ont été dévoyés, leur sens originel disparaît au profit d'un sens péjoratif, ou pire, marqué de racisme. En revanche, le français imposé ou importé ailleurs, parlé aujourd'hui dans la francophonie, regorge de trouvailles.

L'imagination au pouvoir

Qui voyage de par le monde peut avoir la surprise d'entendre, ici ou là, les douces sonorités de la langue française. Dans les pays membres de l'Organisation internationale de la francophonie, le français est la langue officielle, dans d'autres nations, le français est parlé par une grande partie de la population. Dans l'un et l'autre cas, le français utilisé hors de France a été confronté à d'autres langues et il l'est toujours.

Certains de nos ancêtres sont allés tenter leur chance au-delà des océans, emportant avec eux leur langue maternelle et, au loin, ils ont continué à la cultiver: ainsi le français a-t-il été transplanté au Canada et là, coupé de son ter-

roir d'origine, il a pris une saveur particulière... Certains de nos proches voisins ont entretenu avec nous, des siècles durant, des relations si étroites (commerciales, politiques, religieuses) que notre langue a élu domicile chez eux: ainsi parle-t-on un français particulier dans une partie de la Belgique et en Suisse romande. Enfin, Antillais, Africains, Caldoches, Réunionnais, Mauriciens, Malgaches, Tahitiens ... se sont trouvés dans la nécessité de s'approprier une langue qui leur était parfaitement étrangère, la nôtre.

Ce français qui a rencontré d'autres langues, d'autres cultures, à quoi ressemble-t-il? Chacun, ici ou là, assaisonne le français à sa guise. Il détourne le sens des mots métropolitains ou crée des expressions nouvelles, selon ses besoins ou sa fantaisie. Chacun bariole le français, selon son propre imaginaire, chacun en module la mélodie, selon son propre accent. Et ce français qui sort de partout est joyeux, déluré, plein de surprises. L'imagination est au pouvoir.⁸

Traces d'un état ancien du français

Le français parlé hors de nos frontières, chez nos proches voisins ou à l'autre bout du monde, conserve l'usage de mots oubliés en France.

Au Québec, toute boisson est un *breuvage* et, en Belgique, une dispute est une *brette*. Une *brette*? Vieux mot français, *brette* remonte au temps des

⁸ TREPS Marie, *Lâche pas la patate ! Mots et expressions francophones*, éditions Le Sorbier, Paris, 2009.

duels : pour un oui, pour un non, on sortait son épée brette... une solide lame bretonne.

En Côte d'Ivoire, on peut entendre « - Arrête de faire *faro* ! » Faire *faro* ? C'est faire le malin, chercher à se faire remarquer. L'expression pourrait être comprise en Provence ou *Faire le faraud*, c'est crâner. Derrière ce *faraud* se cache le *héraut*, celui qui, au Moyen Âge, proclamait les nouvelles et organisait les cérémonies.

Des images à foison

Dans ce français qui vit sa vie loin de chez nous, on adore les expressions imagées.

Au Québec, on ne fait pas de cauchemar, on *rêve aux ours* et cela est tout aussi effrayant. On ne s'illusionne pas, *on rêve en couleur* et le réveil est tout aussi difficile... Au Sénégal, ayant jeté aux orties l'expression « puer des pieds », peu poétique, il faut bien le dire, on a imaginé *camembé-rer*... Bien plus drôle.

Dans la francophonie on aime les métaphores. On en use pour rebaptiser les objets du quotidien.

Au Congo Kinshasa, le fameux stylo bille inventé par le baron Bic, se transforme en *Bic-thermomètre*. Forme semblable, transparence permettant de mesurer, non plus le niveau d'encre disponible... mais le niveau de température du corps.

En Nouvelle Calédonie, il existe un curieux outil, la *binette du colon*. Quel est-il ? C'est une chaise

longue. Or, la binette est un outil servant à cultiver le potager tandis que la chaise longue est parfaite pour faire la sieste au jardin. Pendant que les uns travaillent, les autres se reposent !

Le français parlé ailleurs renouvelle nos vieilles métaphores. Voici deux expressions exprimant le découragement, le renoncement, ou encourageant à l'action.

Au Québec, *on accroche les patins*, comme en France *on raccroche les crampons*... au vestiaire. Autant dire que l'on renonce à lutter.

Au Sénégal, on peut entendre : - *Baisse pas les pieds, on va t'aider*. En France, on dirait : - *Baisse pas les bras* (métaphore empruntée à la boxe).

Pour évoquer la prétention, les Sénégalais ont inventé un nouveau verbe : *dalasser*... Comme JR dans la série américaine « Dallas » qui, chez nous, roule des mécaniques.

Une grammaire assouplie, un vocabulaire renouvelé

Ici ou là, on crée de nouveaux verbes selon une recette fort simple : choisir un substantif, lui ajouter une désinence verbale (celle du premier groupe, c'est plus facile) ... Et hop ! Voici *cadeauter* : « - Mon chéri-coco m'a cadeauté un boubou » peut-on entendre à Dakar.

Ce procédé remarquablement efficace permet d'éviter les périphrases. N'y a-t-il pas plus court que « avoir la frousse » ou « faire la sieste » ?

Mais si, *frousser*, *siester* !

En Suisse comme en Afrique, on aime créer des verbes de manière fort libre. Le pivot peut être une onomatopée : à partir de dodo, nos voisins transalpins ont imaginé le charmant *adodoler* qui renouvelle joliment notre « bercer ». Ils ont aussi inventé *baboler* et *quequeuiller* « parler avec hésitation, chercher ses mots ». Dans ces cas-là, on dit *beu... bah... eu... que...* « Le voilà reparti à quequeuiller, on n'est pas couchés ! ».

Une expression plus directe, plus familière

Un peu partout, on a le chic pour modifier nos mots ou en créer de nouveaux, substantifs ou adjectifs. Un élève turbulent est un *troubleur* et celui qui court les surprises-parties est un *boumeur*, en Afrique. Une personne vive, dégourdie est *allurée* et un vin d'honneur est une *verrée*, en Suisse romande. Un menteur est un *mensonger* en Suisse et un rancunier est un *rancuneux* en Belgique.

Des métaphores à foison

Dans ce français multicolore, l'image est reine. Au Mali, on roule en vélo *poum-poum...* en vélomoteur. À l'Île Maurice, l'*âge ingrat* devient... l'*âge cochon*. On imagine bien ! En Afrique de l'Ouest, un intrépide est un... *s'en-fout-la-peur*. On ne peut mieux dire. À La Réunion, *idiotie* est remplacé par... *coulionnise*. Une vraie maladie.

Et quelques faux-amis

Le français parlé ailleurs se révèle particulièrement inventif. Entorses à la grammaire, abondance de néologismes y contribuent et la fonction ludique du langage est en permanence sollicitée. Cela ne va pas sans provoquer des malentendus, qui sont un motif supplémentaire de réjouissances. Au Sénégal, *faire ses besoins* signifie «vaquer à ses occupations» ... En Belgique, *faire des affaires* c'est «compliquer les choses».

La fantaisie créative se manifeste partout, outre-mer et outre-terre. Et cela de manière spontanée... Puisse la créativité linguistique se manifester aussi en métropole pour faire face à l'arrivée massive des anglicismes.

Un destin né avec les mots

Tata Milouda
Poétesse, conteuse

Tata Milouda, une histoire personnelle hors du commun avec à l'origine un rêve d'enfant : apprendre à lire et à écrire. L'oralité au service de l'épanouissement, de l'émancipation, de la création, du partage, de la vie.

Quel parcours pour la petite Marocaine analphabète, mariée à quatorze ans, arrivée en France sans papiers, qui a subi tant de violences et d'humiliations ! Cinquante ans !

Ce n'est qu'à cinquante ans que Milouda pousse la porte d'un centre de formation et suit un cours d'alphabétisation. Elle sort de l'ombre et une seconde vie commence alors pour elle. Son rêve d'enfance de devenir artiste peut enfin se réaliser. Elle slame, elle écrit, elle se lance sur les scènes et dans le cinéma. Elle devient « Tata Milouda », le nom dont Grand Corps Malade l'a baptisée.

Tata Milouda force l'admiration et impressionne par son courage, sa ténacité et son irrépensible besoin de communiquer son enthousiasme porté par un regard définitivement positif sur la vie. Elle rayonne et souffle son énergie à qui l'approche. Dès qu'elle en a l'oc-

casion, elle livre son témoignage avec les mots qu'elle a appris à dominer. Il n'est jamais trop tard !

Liberté

Bonsoir mes amis !

Je vous remercie d'être là.

Merci pour votre soutien et merci pour votre amour !

Vous êtes tous mes amis.

Vous avez une place dans mon cœur,

Je vous considère comme ma famille.

Je vais vous raconter quelque chose qui me tient à cœur,

Quelques petits morceaux de ma vie,

Tout ce que j'ai raté.

Ecoutez écoutez...

Je n'ai pas honte de le dire

Et je suis fière de le dire pour dégager ma souffrance de mon passé

Et pour reprendre espoir,

Moi la petite Marocaine arrivée en France, analphabète, apeurée, et devenue la petite Marocaine cultivée, émerveillée malgré les difficultés de mon passé.

Je ne suis pas la première femme qui a trop souffert mais je suis la première qui apporte son témoignage sur les femmes de son village.

On m'a volé ma part d'enfance et mon adolescence

Mais ils ne pouvaient pas voler mon intelligence.

Quand j'étais jeune femme dans mon village, j'étais prisonnière sans prison,

J'étais condamnée sans la justice,
 J'étais enfermée sans prison,
 Mais j'avais rêvé de la liberté, j'avais rêvé de ma
 liberté.
 À toi la liberté, est-ce que tu as calculé combien
 je t'attendais ?
 À toi ma liberté, est-ce que tu sais combien j'ai
 prié, combien j'ai pleuré
 Pour que tu viennes chez moi ou juste vers moi ?
 La liberté, c'est un mot très joli, très fort et très dur.
 Je suis contente, ravie et fière de réussir ma liberté.
 À toi ma liberté, je te remercie pour tout ce que
 tu m'as donné.
 J'ai chanté pour libérer ma liberté.
 J'ai dansé pour libérer ma liberté.
 J'ai slamé pour libérer ma liberté.
 Et vive la liberté !!!

Mon stylo mon cahier

J'aime dire ce que je ressens et j'aime écrire ce
 que je sens.
 Je parle du droit à la culture.
 J'ai toujours regardé la vie de manière positive et
 je la regarde toujours positivement.
 Quand j'étais petite fille j'avais rêvé.
 Quand j'étais jeune fille j'avais rêvé.
 Quand j'étais jeune femme j'avais rêvé.
 J'avais rêvé de prendre un stylo et un cahier.
 À mon époque, je ne trouvais pas mon stylo et
 mon cahier...
 Je ne trouvais pas.

À cinquante ans, j'ai trouvé mon stylo et mon cahier.

Mes amis, à cinquante ans, j'ai trouvé mon stylo et mon cahier.

Mes cinquante ans sont passés sans stylo et sans cahier.

Ah quelles belles choses j'ai ratées !

Ah quelles belles choses j'ai ratées !

Je ne méritais pas ça, je ne mérite pas ça.

Mais je ne suis pas moi toute seule,
Il y a des femmes comme moi,
Il y a des femmes plus fortes que moi.

Mes camarades d'alphabétisation,
J'ai toujours pensé à celles qui sont dans mon cœur :

Aïcha, Fatma, Fatima, Kadïja Mahjeba, et Sarah, Barka, et Saha, et Marah, et Fatoumata, et Milouda, et Milouda,

À vous mes camarades d'alphabétisation,
J'ai slamé à votre place, et je slame à votre place.
À cinquante ans, j'ai trouvé mon stylo et mon cahier.

J'écris jour et nuit et je continue jusqu'à la fin de ma vie Incha Allah !

Avec mon stylo et mon cahier,
Chaque jour et chaque nuit, j'ai appris un mot.
Chaque jour et chaque nuit, j'ai appris une phrase.
Grâce à mon stylo mon cahier, aujourd'hui je peux apporter mon témoignage sur les femmes de mon village, sur mes camarades d'alphabétisation et sur moi-même.

Je remercie mon stylo et mon cahier; ils ont arrosé les jardins de ma vie.

Je rêve de mon avenir avec mon stylo mon cahier,
Malgré mon âge,
Malgré mon corps qui diminue jour par jour.

Mon stylo et mon cahier dans mon cœur comme un diamant et de l'or.

Grâce à mon stylo et à mon cahier, aujourd'hui j'écris des moments de ma vie, de la joie, de la peine, du bonheur.

Et grâce à mon stylo et à mon cahier, aujourd'hui, je suis devant vous.

Discutons en français !

Chronique d'un atelier de conversation

*Claire Lefaucher et Olivia Mercier,
Bibliothécaires, médiathèque Jean Falala de Reims
claire.lefaucher@reims.fr
olivia.mercier@reims.fr*

Retour sur cinq années d'ateliers conçus pour se familiariser avec la langue française et la pratiquer à l'oral. Ces temps d'échanges autour de la vie quotidienne ne prétendent pas remplacer des cours de langue mais peuvent compléter un parcours d'apprentissage en offrant la possibilité de discuter en groupe de façon plus naturelle, spontanée et d'enrichir son vocabulaire. De la mise en œuvre aux perspectives pour l'année à venir, ce retour d'expérience est aussi l'occasion d'en rappeler les enjeux et les points de vigilance.

En premier lieu, il nous semble nécessaire de rappeler la cadre dans lequel nous exerçons notre métier de bibliothécaire et dans lequel s'inscrit l'atelier de conversation mis en œuvre au sein de la médiathèque Croix Rouge. Ce cadre s'appuie notamment sur le Manifeste de l'Unesco, la Charte des bibliothèques, le Code de déontologie du bibliothécaire ainsi que le modèle républicain d'intégration.

Le Manifeste de l'Unesco

Les services de bibliothèque publique sont ac-

cessibles à tous, sans distinction d'âge, de race, de sexe, de religion, de nationalité, de langue ou de statut social. Des services et des documents spécifiques doivent être mis à la disposition des utilisateurs qui ne peuvent pas, pour quelque raison que ce soit, faire appel aux services ou documents courants, par exemple, les minorités linguistiques, les personnes handicapées, hospitalisées ou emprisonnées.

Toute personne, quel que soit son âge, doit avoir accès à une documentation adaptée à ses besoins.

Les collections et les services doivent faire appel à tous les types de supports et à toutes les technologies modernes, de même qu'à la documentation traditionnelle. Il est essentiel qu'ils soient d'excellente qualité, répondant aux conditions et besoins locaux. Les collections doivent refléter les tendances contemporaines et l'évolution de la société de même que la mémoire de l'humanité et des produits de son imagination.

Les collections et les services doivent être exempts de toute forme de censure, idéologique, politique ou religieuse, ou de pressions commerciales.

La Charte des bibliothèques

Selon l'article 3 de la Charte des bibliothèques adoptée par le Conseil supérieur des bibliothèques en 1991, la bibliothèque doit accueillir tout le monde et permettre à tous, «étranger,

citoyen français, immigré en situation régulière ou non», de disposer de ses ressources et de cohabiter dans le même lieu. Elle est un «outil d'insertion au service de tous». En 2006, le Manifeste sur la bibliothèque multiculturelle de la Fédération internationale des associations et institutions de bibliothèques (IFLA) affirme également qu'«une attention spéciale doit être accordée aux groupes qui sont souvent marginalisés dans les sociétés diversifiées au plan culturel : les minorités, les demandeurs d'asile et les réfugiés, les résidents ayant un permis de résidence temporaire, les travailleurs migrants et les communautés autochtones».

Le Code de déontologie du bibliothécaire

Le bibliothécaire est d'abord au service des usagers de la bibliothèque.

Il s'engage dans ses fonctions à :

- respecter tous les usagers ;
- offrir à chacun une égalité de traitement ;
- garantir la confidentialité des usages ;
- répondre à chaque demande, ou, à défaut, la réorienter ;
- assurer les conditions de la liberté intellectuelle par la liberté de lecture ;
- assurer le libre accès de l'utilisateur à l'information sans laisser ses propres opinions interférer ;
- permettre un accès à l'information respectant la plus grande ouverture possible, libre, égal et gratuit, sans préjuger de son utilisation ul-

- térieure ;
- garantir l'autonomie de l'utilisateur, lui faire partager le respect du document, favoriser l'autoformation ;
 - promouvoir auprès de l'utilisateur une conception de la bibliothèque ouverte, tolérante, conviviale.

Le personnel de la bibliothèque publique doit respecter un code moral très strict dans ses relations avec le public, les autres membres du personnel et les organismes extérieurs. Tous les membres du public doivent être traités sur une base d'égalité, et tous les efforts doivent être déployés pour assurer que les informations offertes sont aussi complètes et exactes que possible. Il ne faut pas que les bibliothécaires laissent leurs attitudes et opinions personnelles déterminer quels membres du public seront servis et quels documents seront choisis et présentés. Si la bibliothèque doit répondre aux besoins de tous les membres de la communauté, il faut que le public ait confiance dans l'impartialité de son personnel.

Dans certains pays, les associations de bibliothèques ont mis au point des codes éthiques, qui pourront servir de modèles pour introduire ailleurs des codes similaires. On trouvera sur le site web de l'IFLA/FAIFE une présentation détaillée de plus de vingt codes éthiques à l'intention des bibliothécaires de divers pays.⁹

⁹ <https://www.ifla.org/g/faife/professional-codes-of-ethics-for-librarians/>

Le modèle républicain d'intégration est bâti sur les principes égalitaires de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* de 1789 qui met en avant l'égalité des individus devant la loi, quelles que soient leurs origines, leur race, leur religion.

Les personnes étrangères occupent une place importante dans la société. Elles ne peuvent être négligées par un service municipal tel que la bibliothèque ; elles composent la diversité de la population française.

L'atelier de conversation à la Médiathèque Croix Rouge, aux origines du projet

L'envie de mettre en œuvre un atelier de conversation à la médiathèque a pris forme peu à peu dans nos esprits. Elle a émergé notamment d'une rencontre avec les Frères Malas, qui ont présenté un spectacle joué gratuitement à la médiathèque. Sur scène, ces deux réfugiés syriens revivent leur exil en France. Cette phrase exprimée par l'un des deux frères : « Nous jouons et comprenons Molière mais impossible de comprendre nos voisins. » a conforté notre envie commune de proposer un atelier de conversation, action qui n'existait pas à Reims.

Nous avons obtenu l'accord de notre directrice Delphine Quereux-Sbaï qui nous a demandé de nous former. C'est ainsi que nous sommes allées participer à des ateliers de conversation à la Bibliothèque Publique d'Information (BPI) ainsi qu'à la médiathèque Aimé Césaire de la Cour-

neuve et nous nous sommes formées à cette nouvelle forme de médiation.

L'atelier de conversation se traduit par un espace, où des groupes de personnes se rencontrent de manière plus ou moins formelle dans un lieu donné et discutent ensemble le plus librement possible d'un ou plusieurs sujets donnés en lien avec leur vie quotidienne, avec l'actualité ou des thèmes préparés par l'animateur.

Nous nous sommes appuyées sur la longue expérience de Cécile Denier, responsable du service Autoformation de la BPI, qui conduit depuis plus de dix ans des ateliers de conversation en français à la BPI. Cécile Denier est à l'origine de la mise en œuvre de ces ateliers qui ont voulu répondre à une question fréquente posée par les publics allophones, usagers du service d'autoformation de la BPI : comment améliorer la pratique de l'oral ?¹⁰

Dans son ouvrage « L'atelier de conversation » publié aux Presses Universitaires de Grenoble dans la collection Les outils malins du FLE, elle livre les principaux enseignements tirés de la pratique de cette nouvelle forme de médiation, et communique des idées de sujets et des pistes méthodologiques destinés aux personnes intéressées par l'animation de ce type d'échanges.

Il était important également dans le cadre de

¹⁰ <https://pro.bpi.fr/cecile-denier-10-ans-dateliers-de-conversation/> - <https://pro.bpi.fr/content/uploads/sites/3/2020/04/idees-bpi-activites-pour-ateliers-conversation-4.pdf>

notre formation d'acquérir des connaissances en lien avec les publics concernés par nos ateliers.

Ainsi, nous nous sommes formés au droit des étrangers et nous nous sommes intéressées aux vocabulaires spécifiques (réfugiés, migrants), aux codes culturels, à l'accueil des publics étrangers en bibliothèque... Nous avons participé à des colloques consacrés à l'accueil des réfugiés et aux rencontres nationales « Quand les mots manquent » organisées par Livre et lecture en Bretagne portant sur le rôle des bibliothèques dans l'accès à la lecture et à la langue française.

Toutes ces formations nous ont permis de connaître la législation, les différentes situations et d'éviter des erreurs ou des interprétations.

La mise en œuvre

Nous avons recensé tous les acteurs du territoire pouvant être intéressés par notre proposition : les associations, Maisons de quartier, administrations, institutions, universités ... à qui nous avons adressé par courriel une affiche et un flyer de présentation que nous avons créés.

Notre action a débuté le 21 septembre 2017.

L'atelier de conversation s'est concrétisé par un rendez-vous par mois (le troisième jeudi) de 14 heures à 15 heures 30. L'idée était de toucher les mamans d'enfants en âge scolaire.

Dès l'été 2018, nous sommes passés à deux rendez-vous par mois, les mercredis et jeudis. Et,

depuis la rentrée, nous avons renforcé les ateliers du mercredi (premier et troisième mercredi de 17h à 19h) à la demande des participants.

Depuis, nous avons créé un compte WhatsApp pour ceux qui nous laissent leur numéro dont l'appellation est «Amis du français à Reims» (choix des participants). Un message écrit est plus lisible, et facilite la communication.

L'atelier

L'atelier n'est pas un cours de langue. Nous ne travaillons ni la grammaire, ni la conjugaison. Nous ne faisons ni explication de texte ni cours de civilisation.

Les participants sont des adultes apprenants en français et des étudiants étrangers. Les parcours migratoires sont très différents. Ils sont de nationalités diverses : Grande Bretagne, Brésil, Soudan, Algérie, Corée du Sud, USA, Syrie, Argentine, Allemagne, Espagne, Ukraine depuis peu...

Leur motivation réside dans le besoin de s'améliorer à l'oral en français et de s'inscrire dans un lieu où l'on peut rencontrer des gens et créer du lien social.

Ce lieu est avant tout un lieu de convivialité, de bonne humeur, où l'on n'a pas peur de parler et de se tromper. Aujourd'hui, certains n'ont plus vraiment besoin de venir sauf pour le plaisir. Deux personnes sont présentes depuis le début des ateliers. Nous les considérons comme nos mascottes !

Les règles de l'atelier

Il n'y en a pas ou presque :

- on s'écoute, on ne parle ni politique ni religion, comme en famille !
- nous veillons au fait qu'il n'y ait pas d'intrusion dans la vie des participants sans leur consentement ;
- la langue de l'atelier est le français et seulement le français ;
- nous mettons à disposition du café, du thé, de l'eau, des gâteaux, des bonbons, ...
- nous établissons un lien avec les collections : musique, vidéo, géographie, cuisine, livres bilingues, textes lus – et les livres pour enfants (dont la collection « Facile à lire »).

Le déroulé

L'Atelier débute par un tour de table avec un ballon planisphère. Chacun communique son prénom, son pays d'origine et plus si souhaité. Nous abordons la question de l'inscription à la bibliothèque et voyons ensemble les conditions d'inscription.

Nous proposons une découverte du lieu (traduisible avec Google Traduction) et du service d'autoformation qui propose un apprentissage du français (Français Langue Étrangère), l'accès à la plateforme Orthodidacte, du soutien scolaire...

Nous échangeons également sur les animations à venir qui pourraient les intéresser (projection,

concert, exposition), le service d'impression et les différents espaces.

Le cœur de l'atelier réside dans le temps de discussion à bâtons rompus sur différents sujets. Nous avons toujours un thème sous le coude, des jeux permettant d'amorcer la conversation.

Des mots, expressions, virelangues, projections

Par exemple, nous pouvons proposer au groupe de raconter une histoire à partir d'un mot proposé ou d'échanger autour de synonymes, antonymes, homonymes, expressions: être vert de rage/être très en colère; donner le feu vert à quelqu'un/autoriser quelqu'un à faire quelque chose; rire jaune/se forcer à rire; un cordon bleu/une personne qui cuisine très bien; avoir une peur bleue/avoir une très grande peur.

Nous pouvons pratiquer les virelangues¹¹ comme :

- as-tu été à Tahiti ?
- tu t'entêtes à tout tenter, tu t'uses et tu te tues à tant t'entêter ;
- un pâtissier qui pâtissait chez un tapissier qui tapissait, demanda un jour au tapissier qui tapissait: vaut-il mieux pâtisser chez un tapissier qui tapisse ou tapisser chez un pâtissier qui

¹¹ Un virelangue est une phrase, une formule ou un petit poème inventé pour « faire tourner la langue », et se tromper en le répétant. Le but est d'aller le plus vite possible. Ils permettent de travailler sur tous les éléments de la phonétique et de la prosodie du français. L'apprenant doit mobiliser ses compétences tant au niveau de l'articulation, de l'accentuation, des liaisons qu'à celui du rythme et de l'intonation.

pâtisse ?

Exemples de mots ayant un sens différent selon le genre :

- une espace : le blanc entre deux mots. Vous avez mis une espace de trop entre ces mots.
- un espace : un endroit vide ; à l'extérieur de l'atmosphère. Voyager dans l'espace.
- une manche : la partie d'un vêtement pour les bras. Les manches roulées.
- un manche : la partie d'un objet qu'on peut tenir. Le manche d'une poêle, d'un balai
- une poste : le service postal. Envoie-moi la lettre par la poste.
- un poste : un emploi. As-tu eu le poste d'agent de bord ?

Nous proposons aussi des projections de films français avec les sous-titres durant environ cinq minutes comme *La gloire de mon père*, ou *L'auberge espagnole* (en lien avec une discussion sur les difficultés administratives). Ces projections contribuent à amorcer les discussions.

Hors de l'atelier, nous organisons des temps festifs tels :

- qu'une « après-midi syrienne » où nous avons reprogrammé le spectacle « Les deux réfugiés », un concert de oud (luth oriental), un récital de poésie
- un repas de Noël, un samedi après-midi
- un pique-nique un soir d'été au parc de la Cersaie.

Quelques constats

Le bon déroulé de l'atelier nécessite un certain niveau de français. Les participants ayant un faible niveau de français ne sont pas revenus.

Depuis septembre 2022, nous comptons plus de personnes aux ateliers (dix à douze participants au lieu de quatre à cinq). Cela peut être mis en rapport avec des horaires plus adaptés aux disponibilités des publics.

Nous avons listé quelques points sur lesquels nous souhaitons travailler prochainement :

- nous déplacer dans les structures pour expliquer notre projet ;
- identifier le nom d'un interlocuteur pour l'envoi des mails afin d'obtenir de meilleures réponses ;
- organiser plus de visites en direction des partenaires ;
- mettre en place un atelier à la médiathèque Croix-Rouge ;
- développer une veille autour des actualités, des changements de lois, des formations ;
- mettre à jour les bibliographies

Contes, expression corporelle et musique pour libérer la parole

Catherine Pierrejean, conteuse
Christian Levry, musicien

À l'ère de l'omniprésence des écrans dans nos vies quotidiennes, des performances numériques et de leurs multiples propositions attractives, divertissantes et addictives, on peut s'étonner que les contes, portés par une simple voix, captivent et fassent encore rêver.

Cependant, il n'y a rien d'étonnant si l'on réalise que les contes sont, à la fois, une évasion, une rupture avec le quotidien, un instant de rêverie, d'enfance retrouvée; une bouffée d'oxygène, un voyage à travers les époques et le monde; une fenêtre ouverte sur d'autres civilisations, cultures, traditions, philosophie... Et pour certains, des « leçons de vie », des récits porteurs de sens et de valeurs.

Intérêts et attractivité des contes pour un public d'apprenants

Si les contes ont le pouvoir de nous émouvoir et de nous « embarquer » avec eux, c'est, peut-être simplement, parce qu'ils sont au cœur de la vie. Ils nous « racontent la vie », certes, de façon fantaisiste. Ils évoquent en nous des souvenirs, des émotions, des sentiments, des questionnements, apportent des pistes de réflexions et par-

fois, des réponses et ce, quelles que soient leur culture d'origine et leur époque car les thèmes qu'ils abordent sont communs à l'humanité et tissent entre les individus (tous âges confondus) un lien de par leur universalité dans les thèmes abordés, les préoccupations, le vécu de chacun d'entre nous car si extraordinaires, fantastiques soient-ils, ils détiennent toujours une part de vérité.

Le répertoire des contes populaires offre un choix de récits attrayants et accessibles aux personnes non initiées à la littérature orale. J'y ajouterai les paroles de sagesse, les proverbes, les devinettes, virelangues et autres jeux de diction qui font la richesse de la tradition orale et dans lesquels on peut puiser pour inciter aux échanges oraux (et faire, si l'on a un public composé de différentes cultures, des comparaisons, traductions et recherches sur des paroles ou jeux similaires).

Il est également intéressant, avec les publics auxquels on destine ces récits, de les adapter à l'époque, à l'environnement, au contexte car c'est ainsi que ces publics, souvent éloignés de cette littérature (orale), se sentiront concernés par le contenu ainsi réadapté à partir de leurs propositions. Nombre de contes perdurent à travers les époques parce qu'ils ont été enrichis, réactualisés.

Les contes, les poèmes oralisés permettent de découvrir la beauté, la richesse, la vivacité d'une langue. La musique des mots « séduit, charme

l'oreille», les intonations de la voix, le rythme de diction captent l'attention, valorisent le texte et peuvent susciter l'envie de dire, de raconter, à son tour. Là est le travail de mise en confiance, de persuasion des capacités de chacun à s'exprimer à sa façon.

La gestuelle

Autant que la parole, le corps « peut raconter ». Les expressions du visage, les gestes, les attitudes sont les premiers langages quand le nourrisson ou le jeune enfant n'a pas la maîtrise du langage verbal. Le geste est naturel et chaque culture a sa propre gestualité. Lorsque l'on parle, lorsque l'on raconte, les expressions du visage, la gestuelle accompagnent, illustrent la parole et lui donnent plus de force mais parfois, les corps sont enfermés dans des carcans, empêchés de s'exprimer par pudeur, peur des regards, des jugements... Raconter une histoire peut être le moyen, le prétexte à se libérer de ses craintes et à s'autoriser à retrouver et pratiquer « un langage corporel ». Il faut pour cela « se laisser habiter » par le récit, le laisser « vivre à l'intérieur de soi » pour pouvoir exprimer par des gestes, des expressions ce qu'il évoque, provoque comme émotions que l'on veut communiquer, partager avec ceux à qui l'on raconte....

Mais le choix peut être fait, également, de laisser le corps immobile pour permettre à la parole, seule, de « raconter » et ainsi favoriser, augmenter l'impact des mots choisis.

Le rôle de la musique dans le conte

L'utilité de la musique dans le conte est de le rendre accessible. Non pas qu'un conte ne soit pas d'accès facile mais la palette d'écoute est plus large... La musique étoffe le récit, l'habille, l'accentue ou l'atténue, selon les exigences du conte et du/de la conteuse. Le musicien doit comprendre l'histoire, s'en imprégner, la connaître précisément.

Le détail que l'on entend ou que l'on ne voit pas est décelé et mis en relief par la musique. L'émotion cachée surgit en quelques notes ou sons ; se mettre au service du récit de sorte qu'il soit encore plus audible et captivant. Pour ce faire, nous nous appuyons sur plusieurs techniques ou méthodes : l'illustration non systématique par ailleurs, des ambiances bien agencées, des thèmes, le silence qu'on ne doit pas occulter ni oublier. La musique sert le conte et le conteur ou la conteuse s'en inspire pour bien faire entendre le récit.

Convaincus de l'apport des contes dans l'éveil, l'ouverture d'esprit et le bien être que leur écoute procure, quel que soit l'âge des auditeurs, nous souhaitons participer à la transmission et à la popularisation des contes, bien souvent méconnus et relégués au simple rang « d'histoires pour endormir les enfants ».

Apprendre le français par la fiction

Catherine Hertault

Scénariste et présidente de l'association Sept Arts et Plus

https://www.youtube.com/channel/UC0anbolynuKJOB9_aJXQaAg/about

<https://www.facebook.com/septruedurendezvous>

« 7 rue du rendez-vous » est un programme d'apprentissage, qui au-delà de la langue française vise à transmettre nos codes culturels et nos valeurs républicaines à toute personne admise sur le territoire et destinée à s'y installer durablement. Il lutte contre les préjugés et les stéréotypes, notamment la place de la femme. Enseignement complémentaire à l'enseignement traditionnel, le programme mobilise une équipe de créateurs, soucieux d'intérêt général, qui redonne du sens à leur métier. Destiné aux apprenants et aux professeurs de FLE, le programme « 7 rue du rendez-vous » est une boîte à outils pour aiguïser le discernement. Ainsi, chacun-e peut faire Sa moitié du chemin et tracer son destin individuel au sein du collectif. Diffusé sur YouTube et Facebook, le programme explore toutes les pistes afin de devenir une plateforme nationale au service de la cohésion sociale dans tous les territoires.

Voici quelques échos de la mise en œuvre de ce projet, issus d'une interview réalisée et publiée sur le site Toute la culture.¹²

¹² <https://toutelaculture.com/actu/7-rue-du-rendez-vous-et-pas-en-prefecture-focus-sur-deux-series-dapprentissage-du-francais-par-la-fiction/>

Comment vous est venue l'idée de passer par la série pour aider à l'apprentissage du français ?

J'ai eu une bourse d'écriture de la région Île-de-France qui nécessitait une mission d'intérêt général. J'ai donc créé un atelier « Apprendre la France par son cinéma ». L'objectif était de mélanger des réfugiés et des Parisiens au restaurant solidaire La Cantine du 18, dans le 18^e arrondissement de Paris. Nous projetions des films avec des sous-titres en français. Il y avait des gens qui ne parlaient pas du tout français mais qui restaient pour les images, qui ont le pouvoir de transmettre des choses magiques, même dans une écoute passive. D'autres parlaient un peu français. À la fin de la projection, un débat était ouvert. Certains posaient des questions sur le français, sur le langage. Et en écoutant les questions lors de ces débats, je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas d'outil pour faire la différence entre le langage familier, le langage courant et le langage soutenu. Il n'y a pas que les primo-arrivants qui sont concernés mais aussi les étudiants, les gens qui arrivent par le regroupement familial, ceux qui font des demandes de séjour pour des raisons économiques. Par exemple, un jour j'ai projeté le film *Divines*, qui avait reçu la Caméra d'or à Cannes. Un des spectateurs est venu me demander ce que voulait dire « pute ». Je lui ai expliqué et je lui ai dit en rigolant que c'était un mot qu'il devait comprendre parce qu'il allait l'entendre, mais qu'il ne fallait pas le dire, en tout cas pas en préfecture. C'est là qu'est né le titre.

Pourquoi deux séries pour apprendre le français ?

L'idée était au début de se concentrer sur *7 rue du rendez-vous* : la vie des habitants d'un immeuble situé dans le 18^e arrondissement afin de présenter toutes sortes de Français. Nous avons travaillé avec une professeure de FLE (français langue étrangère) Nina Berberian, recommandée par le CIEP, qui a collecté les expressions qui lui semblaient les plus utiles pour les étrangers arrivant en France et qui a créé un dictionnaire vivant pour leur permettre d'utiliser un langage soutenu, requis en préfecture. Ce dictionnaire a permis de constituer des expressions pour notre programme additionnel, l'idée étant que les primo-arrivants pourraient cliquer sur certaines expressions dans les sous-titres pour arriver sur d'autres pastilles. Mais dès le tournage, les comédiens, notamment ceux venus de l'atelier des artistes en exil, étaient extrêmement justes et s'amusaient des situations reconnues ; alors, le programme additionnel a pris son indépendance, désormais diffusé en solo. Avec mon co-scénariste, Flavien Rochette, qui vit avec un réfugié devenu français et qui a donc arpenté la préfecture pendant plus de deux ans, nous avons imaginé des saynètes inspirées du réel, et quand Géraud Pineau s'est emparé de la réalisation, le dictionnaire est devenu un recueil de brèves de comptoir à la préfecture. Nous sommes toujours partis de situations réelles, que nous avons exagérées.

Au début, vous travailliez déjà avec cette professeure de FLE ?

D'abord on a conçu une histoire avec des personnages qui ont tous un rapport particulier à la langue : la difficulté d'audition qui oblige à répéter, le puriste qui ne supporte pas les fautes, le langage SMS des ados, etc. Puis Nina est arrivée et, avec elle, on a affiné...

Ils sont obtus comme ça en préfecture ? S'il y en a un qui dit « J'ai le seum » maladroitement, ça se passe mal ou c'est mal vu ?

Tout le monde ne comprend pas « le seum », ce peut être un problème de génération, et puis, ce sont des humains et comme pour tous les humains, il vaut mieux créer de l'empathie... Et il est vrai que les fonctionnaires qui y travaillent sont très sensibles aux demandeurs d'asile ou aux réfugiés qui font des efforts pour parler un bon français. Par exemple, ils apprécient qu'on les vouvoie. Et c'est important de donner ces clés-là... Des clés de langage, aussi bien que des petits « tips » pratiques. Par exemple, dans la web-série *Pas en préfecture*, il y a une saynète qui s'intitule « Pas de souci » où l'on parle du problème du numéro d'attente distribué en préfecture. Il ne faut jamais perdre ce numéro qui est une preuve juridique, cela prouve qu'on a entamé la démarche même si le dossier s'égare.

Les deux séries ont une unité de lieu très forte. Est-ce que ça aide pour l'apprentissage ?

Pour la préfecture, c'est essentiel. Dans les associations qui traitent toutes les informations et qui transmettent le français aux personnes fragiles, souvent le dossier en préfecture représente une grande source d'angoisse. Mettre les spectateurs en situation de quelque chose qu'ils connaissent leur permet d'avoir un repère. Pour *Pas en préfecture*, c'est volontaire d'avoir une unité de lieu. En ce qui concerne l'immeuble de 7 rue du rendez-vous, ça a été plutôt intuitif. J'avais dans la tête le film *Escalier C* avec Catherine Frot et je me disais que dans un immeuble, les réfugiés pouvaient rencontrer toutes sortes de Français et comprendre ce qu'était un mariage recomposé, un couple mixte... À travers ces personnes, ils allaient saisir les débats qui agitent la société française, les apprivoiser et se faire leur propre jugement. C'est un entraînement au discernement. Par exemple, il est très compliqué d'expliquer le mariage pour tous. C'est un thème rarement abordé en cours de FLE et qui, pouvant occasionner des débordements dans les cours, est plutôt évité. Raconter une histoire dans un immeuble où il y a toutes sortes de Français, cela permet aussi d'aborder les thèmes qui traversent la société française, à travers des situations intimes. Dans le couple d'hommes de la série, un des deux est traditionaliste, il veut se marier et avoir des enfants, l'autre est autant

amoureux que le premier, mais il est contre le mariage et ne veut pas d'enfants. Leur débat intime est pour le spectateur un moyen de mieux comprendre des éléments de tension dans la société française.

***7 rue du rendez-vous* est un feuilleton qui utilise des codes plus télévisés. Comment les avez-vous conçus ?**

La volonté était de proposer un rythme de « soap » pour la narration. Certaines scènes pouvant être reprises et racontées par un autre personnage dans la scène suivante. Pour l'apprentissage du français, c'est quelque chose d'essentiel, la répétition des mots et du langage. Cela permet de passer de « je » à « tu », ou à « il a dit », ou encore à « nous sommes dans telle situation ». Et cela permet d'apprivoiser dans la conjugaison toutes les formes possibles du verbe. Quand j'ai rencontré la réalisatrice Emmanuelle Dubergey (merci Flavien), elle a lu le script et m'a tout de suite dit que c'était une sitcom. Et quand j'ai vu le casting qu'elle proposait, je voyais ce qu'elle voulait dire mais honnêtement, je n'y avais pas pensé lors de l'écriture. Je trouvais qu'elle avait une vision très juste et j'ai eu envie de lui faire confiance pour cette réalisation. Nous nous adressons à un public fragile qui a bien souvent survécu à l'enfer, et si nous leur proposons des images trop dramatiques, ils risquent de se perdre... Avec quelque chose de plus marrant, il y a plus de

chance de les accrocher. Beaucoup d'étrangers abandonnent l'apprentissage du français car la pédagogie est difficile et trop scolaire. Si nous créons un outil complémentaire qui leur permet d'apprendre en s'amusant, il y a plus de chances d'atteindre l'objectif de la transmission. Toutes ces raisons ont abouti à ces éléments ludiques et émotionnels. [...]

Langue et culture : s'exprimer et se faire comprendre !

Synthèse et conclusion

Hugues Lenoir
Enseignant chercheur émérite, Université Paris-Nanterre
Lisec EA 2310

En effet ce vingt-sixième colloque fut un grand moment de plaisir partagé et cet appel « que du bonheur » fut à maintes reprises lancé par la poétesse et conteuse Tata Milouda. Elle nous fit voyager de son Maroc natal, de sa prison sans barreau car elle y fut « prisonnière sans prison » jusqu'aux confins du territoire de l'alphabétisation et de l'émancipation par l'éducation et la culture. Poétesse, certes, mais consciente du chemin parcouru et des difficultés pour sortir des contraintes sociales imposées par des pratiques ancestrales. Aussi entre deux moments de contes et d'anecdotes, elle prononça quelques phrases de portée universelle. « On m'a volé mon enfance, on m'a volé mon adolescence, mais ils ne pouvaient pas voler mon intelligence ». Tata Milouda ajoute : « lire, écrire, dire pour oublier le passé, pour aller plus loin, pour faire plaisir ».

Déscolarisation

Ses propos sont une parfaite illustration du thème retenu cette année 2022, à savoir *S'exprimer et se faire comprendre*. Dès le début du col-

loque il fut rappelé qu'il était possible d'apprendre à tout âge et que le pari de l'éducabilité cognitive pouvait être gagné comme le parcours de la poétesse le confirma lorsqu'elle nous rappela que son parcours en lecture-écriture commençait à cinquante ans. Catherine Hertault inscrit son travail dans la même dynamique. Pour elle, l'écriture permet de « transformer la réalité au service d'un projet humain ». Son écriture filmique va dans ce sens car au travers l'image, elle s'évertue à faire comprendre aux allophones nos codes sociaux et nos habits afin de faciliter l'insertion dans un monde complexe pour ces « *Étranges étrangers* »¹³. Mais surtout, sa pédagogie fondée sur l'apprentissage du français par la fiction réaffirme avec force la place de la culture dans les apprentissages fondamentaux et la nécessaire déscolarisation de l'éducation des adultes. Principe de déscolarisation et du droit à l'erreur affirmé aussi par Claire Lefaucher qui anime des ateliers de conversation. Atelier qui fonctionne sur le principe de la *Liberté pour apprendre*¹⁴ car la « conversation libre facilite les apprentissages ». Claire Lefaucher pointa aussi deux difficultés majeures des apprentissages linguistiques : le premier pour des personnes étrangères « maîtrisant » à la sortie d'études secondaires la langue de Molière, mais en grande

¹³ PRÉVERT Jacques, *Étranges étrangers*, in Œuvres complètes, vol.1, Coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1992, éditions Gallimard, Paris. Poème publié la première fois in Grand bal du printemps, 1951, éditions La Guilde du livre, Lausanne.

¹⁴ ROGERS Karl, *Liberté pour apprendre*, 1984, Dunod, Paris (rééd. Les Arènes, 2013).

difficulté quant à la compréhension et au maniement du français vernaculaire ; le second est celui de l'érosion des capacités linguistiques suite au non-usage de la langue. Processus bien connu en matière d'illettrisme récurrent mais qui fut constaté par les animatrices des ateliers de conversation à la sortie du confinement Covid. Ce constat milite en la faveur de dispositifs pérennes pour l'ensemble des populations rencontrant des difficultés dans la maîtrise de la langue française.

Écrire, parler

Il convient de rappeler ici que le langage articulé d'homo-sapiens est bien antérieur à l'apparition de l'écrit qui à l'échelle humaine est une invention bien récente. L'écriture fut d'ailleurs dans un premier temps l'acte de quelques scribes au service du contrôle princier. Un outil non pas, comme le disait une participante, « pour écrire des lettres d'amour » mais pour nommer et comptabiliser les richesses amassées ; esclaves, grains, etc. Puis par la suite graver les lois dans la glaise et stabiliser les mythes souvent de tradition orale évoqués par Bruno Tessarech. L'écriture permet donc de laisser une trace mais aussi de tracer au sens moderne, nos SMS n'en sont qu'une illustration contemporaine. Quant à la parole, elle, dit quelque chose de son locuteur, elle « engage » l'individu, participe de son identité et révèle des éléments de posture. Communiquer, parler, user des mots donne donc à voir de soi.

Pour lui, la parole renvoie à notre humanité, l'écrit à la société et ses codes et nos silences à notre intériorité. Il faut toutefois accepter aussi que quelquefois nos silences font signes et significations.

Et si aujourd'hui « parler c'est dire je » et pouvoir « rencontrer l'autre » comme l'a souligné Michel Legros, la liberté parole dans de nombreux lieux est encore à conquérir et à protéger toujours.

Un texte de Marie Treps fut lu en son absence. Un texte fort qui mit à jour les détournements de sens de certains mots empruntés (volés ?) à d'autres cultures. Des mots nobles, transformés, détournés, dévoyés, retournés pour qualifier l'autre, pour le disqualifier. Un fait bien souvent colonial, récurrent afin de stigmatiser « l'indigène » et de réduire une culture à quelques représentations simplificatrices. Mais un autre regard est aussi possible. Toujours selon Marie Treps, les mots sont passeurs de culture et permettent au français d'être « multicolore » grâce aux emprunts faits à d'autres langues. C'est sans doute le principal. Oublions donc les mots qui « font mal » au profit de ceux qui humanisent et éclairent une langue d'autres soleils. Mots qui pour la conteuse Catherine Pierrejean permettent d'oser, de s'engager sur le chemin de l'émancipation. Les Mots des femmes d'Iran « Vie, femme, liberté » qui joignent le geste à la parole en sont une preuve irréfutable. Quant à Christian Levry, il nous fit entendre la voix des tambours. Le son du djembé, autre forme d'expression pour s'exprimer et se faire comprendre.

Regret conclusif

Malgré la richesse de ce colloque et des échanges qui eurent lieu avec les participants autour de l'écrit et de la parole : gestuelle, mimiques, attitudes corporelles et regards signifiants furent absents. Pourtant nous savons que d'une culture à l'autre un même geste, une même mimique peuvent prendre des significations diamétralement opposées et conduire à des incompréhensions voire à des conflits. Expression non-verbale et proxémique sont aussi un moyen d'expression, une clé pour se faire entendre et comprendre. Problématiques du geste et de la posture qu'un apprentissage de la langue par la culture devrait davantage aborder.

Dis-moi dix mots, édition 2023, a retenu pour thème « À tous les temps ». Les textes qui à cette occasion seront produits, j'en suis sûr, apporteront à leurs scripteurs et à leurs lecteurs « Que du bonheur ».

Photographies du colloque



*Michel Legros,
vice-président d'Initiales*

is, la

DRAC



*Delphine Quéreux-Sbaï,
conseillère pour le livre, la lecture,
les archives et la langue française,
DRAC Grand Est*



*Olivier Flury,
ANLCI*



*Perrine Balbaud,
Chargée de mission,
ministère de la Culture/DGLFLF
et Hugues Lenoir,
enseignant-chercheur*



*Bruno Tessarech,
philosophe, écrivain*



*De gauche à droite :
Alizée Mons, Initiales,
Catherine Hertault, scénariste
et présidente de l'association
Sept Arts et Plus,
Perrine Balbaud
et Hugues Lenoir*

*De gauche à droite :
Alizée Mons, Initiales
et Claire Lefaucher, bibliothèque
municipale de Reims*



*Tata Milouda,
poétesse, conteuse*





Marieke Brocard, bibliothèque départementale de la Marne et Eléonore Debar, médiathèque Croix-Rouge de Reims, lisent le texte de Marie Treps, linguiste et sémiologue, CNRS



Christian Levry, musicien et Catherine Pierrejean, conteuse

*Isabelle Courouble,
Canopé de Reims*



*Alizée Mons, Initiales
et Moustapha Mébarki, Culture 21*





Vue d'ensemble de la salle



À lire, à découvrir...



Ce livre, publié à l'initiative et avec le soutien du ministère de la Culture (Délégation générale à la langue française et aux langues de France) présente quelque trente projets proposant des formes de médiation artistique et culturelle adaptées à des personnes en situation de fragilité linguistique.

L'association Initiales publie...



Format 30 x 42, 4 pages,
3 numéros par an.

Sur les Chemins de l'écrit, La Plume est à nous

Consacré aux textes écrits par des personnes en situation d'apprentissage ou de réapprentissage de la langue, ce journal constitue un moyen de communication entre les personnes elles-mêmes et les ateliers d'écriture. C'est une lettre qui voyage. Il s'agit également d'un support pédagogique utilisé dans le cadre d'ateliers d'écriture pratiqués au sein de MJC, de Maisons de quartier, de bibliothèques, de Maisons d'arrêt, d'associations, d'organismes de formation, de Centres sociaux... «Sur les Chemins de l'écrit, La Plume est à nous» inscrit l'apprentissage dans un projet de reconnaissance sociale, culturelle et professionnelle.




Format 30 x 42, 4 pages,
3 numéros par an.

Sur les Chemins de l'écrit, Initiatives et expériences

Ce journal présente des initiatives et des expériences menées par des animateurs d'ateliers d'écriture. Il ouvre ses colonnes à des chercheurs, bibliothécaires, écrivains, formateurs, et alimente le débat entre théoriciens et praticiens. Il communique des informations pratiques: ouvrages récents, outils pédagogiques, événements... Il s'agit d'associer les compétences pour mieux répondre aux besoins du public concerné.

Achevé d'imprimer en septembre 2023,
sur les presses de OTT Imprimeurs.
Textes composés en Legacy Sans ITC Std.
Dépôt légal : 1^{er} semestre 2023.



Pouvoir parler de soi, poser une question, exprimer ses besoins, raconter ou se raconter occupe une place centrale dans l'accompagnement des personnes rencontrant des difficultés de maîtrise de la langue orale qu'elles soient francophones ou allophones.

Quelles sont les conditions pour comprendre, s'exprimer et se faire comprendre en français? Comment s'exprimer en communiquant ses sentiments et ses émotions? Comment prendre en compte les dimensions interculturelles dans la communication?

Cet ouvrage communique quelques éléments de réponse.



initiales .
